



ACADÉMIE
DES SCIENCES
INSTITUT DE FRANCE

Comptes Rendus

Mécanique

Thierry Lavabre-Bertrand

Le Montpellier scientifique du XVIII^e siècle

Volume 353 (2025), p. 1053-1062

En ligne depuis le 16 septembre 2025

<https://doi.org/10.5802/crmeca.314>



Cet article est publié sous la licence
CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION 4.0 INTERNATIONAL.
<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>



Les Comptes Rendus. Mécanique sont membres du
Centre Mersenne pour l'édition scientifique ouverte
www.centre-mersenne.org — e-ISSN : 1873-7234



Histoire des sciences et des idées / *History of Sciences and Ideas*

Le Montpellier scientifique du XVIII^e siècle

Scientific Montpellier in the 18th century

Thierry Lavabre-Bertrand ^a

^a Faculté de médecine, 2 rue École de médecine, F-34000 Montpellier, France

Courriel : thierry.lavabre-bertrand@umontpellier.fr

Résumé. La vie scientifique montpelliéraine du XVIII^e siècle est très active, dominée par l'antique université de médecine fondée en 1220 qui inclut le Jardin des plantes fondé en 1593 et qui se complète dans le courant du siècle d'un Collège royal de chirurgie d'une part et de la Société royale des sciences fondée en 1706 d'autre part.

L'université de médecine outre ses travaux proprement médicaux fait faire d'importantes avancées en botanique, et tient une place capitale dans la systématisation du vitalisme, philosophie médicale dominante en Europe à la fin du siècle.

La Société royale des sciences s'intéresse en lien avec l'université aux sciences naturalistes, mais aussi aux mathématiques, à la physique et à l'astronomie. Elle va inclure une chaire de chimie pour J.A. Chaptal et de physique pour l'abbé Bertholon.

Ces acteurs scientifiques sont partie prenante d'une vie sociale dense impliquant États du Languedoc, salons, loges maçonniques et confréries de Pénitents.

Le milieu scientifique montpelliérain du XVIII^e siècle se marque à la fois par sa tradition universitaire médicale conçue de façon extrêmement large et par sa pleine insertion dans le mouvement des Lumières.

Abstract. Scientific life in 18th-century Montpellier was very active, dominated by the ancient medical university founded in 1220, which included the Jardin des Plantes (Botanical Garden) founded in 1593 and which was supplemented during the century by a Royal College of Surgery, on the one hand, and by the Royal Society of Sciences, founded in 1706, on the other.

In addition to its strictly medical work, the medical university made important advances in botany and played a key role in the systematization of vitalism, the dominant medical philosophy in Europe at the end of the century.

The Royal Society of Sciences, in conjunction with the university, was interested in the natural sciences, but also in mathematics, physics, and astronomy. It would include a chair of chemistry for J.A. Chaptal and of physics for Abbé Bertholon. These scientific institutions were part of a vibrant social life involving the Estates of Languedoc, salons, Masonic lodges, and brotherhoods of Penitents.

The 18th-century scientific community in Montpellier was characterized by both its extremely broadly conceived medical academic tradition and its full involvement in the Enlightenment movement.

Mots-clés. Histoire de la médecine à Montpellier, Jardin des plantes de Montpellier, Société royale des sciences de Montpellier, Histoire des sciences au XVIII^e siècle.

Keywords. History of medicine in Montpellier, Botanic garden of Montpellier, Royal society of sciences of Montpellier, History of sciences during 18th century.

Manuscrit reçu le 3 mars 2025, accepté le 7 juillet 2025.

La fondation de l'université de médecine de Montpellier par le cardinal Conrad d'Urach le 17 août 1220 [1] avait permis à Montpellier de se placer au premier rang de la médecine européenne. L'université ayant été créée comme purement médicale, ses maîtres se voyaient d'emblée investis de la charge d'explorer les différents aspects des sciences de la Nature en relation avec l'Homme,

ce qui se concrétisait dans les siècles suivants par leur implication en anatomie, en botanique, en zoologie, en histoire des sciences, bien au-delà de la simple médecine. Jalouse de son indépendance, malgré la création par le pape Nicolas IV en 1289 du *Studium generale* montpellierain auquel elle ne contribuait que nominale, l'université de médecine reste au XVIII^e siècle un centre scientifique très actif, associé à des entités universitaires plus récentes, tel le Collège royal de chirurgie, et va s'imbriquer avec les acteurs plus caractéristiques de l'époque que sont les sociétés savantes pour former un microcosme original et fécond. Il est donc logique d'envisager successivement le monde universitaire montpellierain, la Société royale des sciences et les lieux de sociabilité en lien avec la vie intellectuelle.

1. L'université montpelliéraine

Implantée dans des locaux modestes, correspondant au Collège royal de médecine dans le centre de la ville, l'université de médecine est souvent dénommée *Ludovicée* à la fin du siècle, par flatterie pour Louis XV [2]. Sa réputation est immense, elle forme nombre de médecins du roi et des grands, mais n'échappe pas aux vices des institutions d'Ancien Régime et au premier chef au principe de la « survivance », permettant au titulaire d'une régence d'obtenir du roi une promesse de succession pour un héritier désigné. Elle est depuis 1220 placée sous l'autorité de l'un de ses maîtres portant le titre de chancelier-juge. Depuis Martin Richer de Belleval (1599-1664), cette fonction est associée à celle de titulaire de la « régence » d'anatomie et botanique et d'Intendant du Jardin des plantes que celui-ci avait héritées de son oncle, Pierre Richer de Belleval (1564?-1632). Martin Richer transmettra sa triple fonction à son neveu, Michel Chicoyneau (1626-1701), à qui succèdent le fils de celui-ci François (1672-1752), qui sera premier médecin de Louis XV, puis son arrière-petit-fils Jean-François (1738-1759), qui clôt la dynastie en 1759, mourant célibataire à l'âge de vingt et un ans !

Le corps professoral n'est pas très nombreux : la dernière régence ou chaire, celle de « médecine des pauvres », créée en 1715 est la huitième. Ces chaires sont en principe attribuées au concours, mais la nomination de survivanciers limite les carrières au mérite. Le petit monde universitaire ne manque pas de surcroît de rivalités, de jalousies, de disputes. La répartition des enseignements ne se calque que de façon lointaine sur l'intitulé des chaires, et les rotations sont fréquentes, ce qui aboutit à un enseignement peu cohérent, comme le souligne Chaptal en ses *Souvenirs* [3] : « Venel, habile chimiste, y professait l'hygiène, et René nous récitait quelques pages de Macquer pour toute chimie ; Barthez y enseignait l'anatomie et Gouan faisait des leçons sur la matière médicale, en sorte que personne n'était à sa place. » Et pourtant le rayonnement de l'École ne fait pas de doute. Les premiers médecins de Louis XV sont de façon ininterrompue de 1730 à 1770 (le poste restant vacant de 1770 à 1774) issus de Montpellier : Pierre Chirac (1650-1732), François Chicoyneau, déjà cité, Jean-Baptiste Sénac (1693-1770). Paul-Joseph Barthez (1734-1806) est premier médecin du duc d'Orléans....

Cette présence institutionnelle se double d'une activité scientifique de premier plan. En médecine *stricto sensu*, les auteurs montpelliérains sont très présents, tant par des monographies tel l'ouvrage de Pierre Chirac sur les maladies des équipages de vaisseaux [4] entre bien d'autres, que des recueils de *Consultations*. À porter aussi au crédit de cette activité médicale le début de formalisation d'une conception moderne de la clinique, auquel s'attache notamment le nom d'Henri Fouquet (1727-1806) qui va synthétiser son œuvre en 1802 dans un célèbre *Discours sur la clinique* [5] et dont l'importance dans l'évolution des idées en médecine a été soulignée par Michel Foucault [6].

Au-delà de la pratique médicale, l'École, dans la fidélité à sa tradition universaliste, tient une place capitale dans l'histoire de la botanique. Fondé en 1593 par Henri IV, plus ancien jardin botanique officiel de France, le Jardin de Montpellier reste dans le giron de l'université



FIGURE 1. Pierre Magnol, Toile de la faculté de médecine Montpellier.



FIGURE 2. François Boissier de Sauvages, Toile de la faculté de médecine Montpellier.

de médecine. Au-delà de son rôle pédagogique, tant pour les étudiants en médecine que pour les élèves apothicaires ou les parfumeurs, il va être le lieu d'avancées importantes dans l'histoire de la botanique, dues à des médecins passionnés par la « science aimable ». On ne peut que citer le nom de Pierre Magnol (1638-1715), qui, avant même de devenir titulaire de l'une des régence de médecine, œuvre au Jardin des plantes et introduit le concept fondamental de famille de plantes dans son *Prodromus* [7]. Magnol (Figure 1) va être le maître de botanistes appelés à un grand avenir sur la scène parisienne, tels Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) et Antoine de Jussieu (1686-1758) puis son frère Bernard (1699-1777). La grande réputation de Magnol lui vaudra de voir son nom donné au Magnolia par l'abbé Plumier (1646-1704), ce que reprendra Linné dans sa nomenclature devenue officielle (*Magnolia grandiflora* L.). Autre grand nom (Figure 2), celui de François Boissier de Sauvages (1706-1767), titulaire de la chaire de médecine des pauvres, mais qui est chargé pendant plusieurs années de l'administration du Jardin (notamment lors de la minorité de Jean-François Chicoyneau). Il propose une méthode de classification basée sur les feuilles, mais est surtout un correspondant assidu de Linné, qui va donner à de nombreux taxons un nom en lien avec Montpellier (*Acer monspessulanus* L., *Cistus monspeliensis* L...). Boissier va en outre lier botanique et médecine d'une façon originale en devenant l'un des fondateurs

de la nosologie, ou science de classification des maladies « à la manière des botanistes » [8,9]. Il s'intéressera d'ailleurs aussi aux applications médicales de l'électricité [10], à la théorie de la circulation, aux fontaines du Languedoc..., éclectisme que l'on retrouve chez nombre de ses collègues. Dans un autre domaine, Gabriel-François Venel (1723-1775) se fait un nom en chimie.

Le monde universitaire ne se limite pas aux titulaires de chaire. Nombre de simples docteurs participent au rayonnement de Montpellier, parfois en tant que démonstrateurs de botanique ou d'anatomie et plusieurs des personnages cités plus haut, Magnol, Boissier de Sauvages, Gouan, Broussonet se sont déjà fait une réputation avant d'accéder au titre professoral. Certains de ces naturalistes vont avoir à prendre en charge le Jardin après la Révolution, tels Antoine Gouan (1733-1821) et Pierre-Marie-Auguste Broussonet (1761-1807). Certains ne seront jamais professeurs, tel l'illustre anatomiste Raymond Vieussens (1641-1715) médecin-chef de l'Hôtel-Dieu Saint Éloi.

Au total, l'université de médecine de Montpellier au XVIII^e siècle reste fidèle à sa tradition universaliste présente en germe dès sa création. Rien ne la résume mieux que le discours que Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), docteur en médecine de l'ancienne université, chimiste et pour lors professeur de chimie médicale prononce à la rentrée de l'École de santé le 1^{er} brumaire an V : « Après avoir donné à l'homme une connaissance exacte de son être et de ses facultés [...] ce qu'il importe le plus, c'est de lui fournir les moyens d'être utile à la Société. Or ils sont tous, ces moyens, dans l'art de conserver ou de rétablir la santé, dans l'art de faire prospérer l'agriculture ou d'éclairer les arts [...]. Le médecin paraît donc se diviser ou se multiplier pour ainsi dire, dès qu'il est question d'être utile; il embrasse tous les besoins de la Société pour satisfaire à tous » [11].

S'il est un domaine où le rayonnement de l'École se marque particulièrement, c'est bien celui des théories médicales. Le XVIII^e siècle est en effet une ère de grandes controverses, car les médecins sont placés devant un dilemme : où situer la médecine face aux progrès foudroyants des sciences exactes? Le réductionnisme est la première tentation, prédisant l'annexion complète de la médecine par celles-ci, à l'instar d'Herman Boerhaave (1668-1738) à Leyde, contré par l'animisme de Georg-Ernst Stahl (1659-1734) de Halle qui défend les prérogatives de l'âme. Ces courants trouvent des échos dans l'École, et Boissier de Sauvages défendra successivement l'un et l'autre. Mais Montpellier va surtout se singulariser par son implication dans une troisième voie, médiane, le *vitalisme* [12,13], qui se distingue du réductionnisme par l'affirmation de l'insuffisance des sciences exactes à totalement expliquer le vivant et de l'animisme par l'affirmation de la suffisance des sciences naturelles pour décrire la vie, sans recours à une entité métaphysique. Deux types de vitalisme s'individualisent, l'un promu par Théophile de Bordeu (1722-1776) formé à Montpellier puis exerçant à Paris, l'autre par Paul-Joseph Barthez (1734-1806). Le premier se base sur la *sensibilité*, considérée comme caractéristique du vivant irréductible à la physique ou à la chimie, le second (Figure 3) par la considération d'un *Principe vital*, décalqué dans le monde vivant de la gravitation newtonienne, dont la nature importe peu mais dont l'existence permet d'avancer dans la compréhension du fonctionnement de l'organisme, préfigurant le concept de réflexe, qui émergera au siècle suivant. Le vitalisme va devenir la philosophie médicale dominante de la fin du XVIII^e siècle européen.

Tout ce corps universitaire montpelliérain est proche du milieu encyclopédiste. Bordeu sera le médecin de d'Alembert et Diderot le met en scène dans le *Rêve de d'Alembert*. Nombre de maîtres de l'université contribuent à l'*Encyclopédie* (Barthez, Venel, Fouquet entre autres, ce dernier auteur notamment de l'article *Sensibilité*, qui fera date).

Un élément marquant de l'évolution des professions de santé au XVIII^e siècle est le changement de statut des chirurgiens. La profession réclame une reconnaissance et notamment un accès à la dignité universitaire. Montpellier y contribue, à travers le personnage de François Gigot de Lapeyronie (1678-1747). Né et formé à Montpellier, un temps chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu



FIGURE 3. Paul-Joseph Barthez, Toile de la faculté de médecine Montpellier.

Saint Éloi, membre fondateur de la Société royale des sciences, sa carrière se déroule surtout à la Cour, où il succède à Charles-Georges Mareschal (1658-1736) comme premier chirurgien de Louis XV. Tous deux obtiennent en 1731 la création de l'Académie royale de chirurgie. En 1743 un édit promulgué à la demande de Lapeyronie impose la maîtrise ès-arts pour étudier la chirurgie à Paris, mesure que Lapeyronie étend *de facto* à Montpellier : on est bien désormais en présence d'un enseignement universitaire. Dès 1741, Lapeyronie dote quatre charges de démonstrateur, qui seront progressivement étendues à onze, avec le titre de professeurs-démonstrateurs royaux, à la grande fureur de l'université de médecine. Le legs par Lapeyronie à ses confrères montpelliérains du tiers de sa fortune permet de loger somptueusement les chirurgiens dans l'hôtel Saint-Côme inauguré en 1757, siège aujourd'hui de la Chambre de commerce [14,15]. Les professeurs de chirurgie seront ensuite intégrés pour partie lors de la création de l'École de santé en frimaire an III, soudant ainsi définitivement les deux professions.

Les apothicaires ont des désirs analogues sans pouvoir autant concrétiser leurs ambitions et gardent une subordination certaine à l'université de médecine. Ils sont par ailleurs en conflit avec les parfumeurs, qui exercent une activité très prisée. Se met aussi en place une activité de chimie industrielle, qu'illustre Jean-Antoine Chaptal créant l'usine de La Paille en 1782 [16].

Les enseignements scientifiques se trouvant assurés par l'université de médecine, se pose naturellement la question de chaires à destination des ingénieurs et autres professions nécessitant des connaissances scientifiques. C'est le lieu de parler d'une curieuse chaire de mathématiques, créée dans un cadre maritime, rattachée à la faculté de droit et finalement logée et dirigée par les Jésuites [17,18]. Louis XIV avait décidé en 1681 la création dans chaque amirauté d'une chaire de mathématiques et d'hydrographie. Pour le Languedoc, l'implantation avait été prévue à Frontignan et dès 1682 cette chaire est rattachée à la faculté de droit de Montpellier : les cours se déroulent l'été à Frontignan et l'hiver en ville. Le premier titulaire est Nicolas Fizes (1648-1718) avocat, auquel succède son fils Antoine (1689-1765), l'enseignement à Frontignan étant assuré par Jean de Clapiès (1640-1740), membre de la Société royale des sciences jusqu'à la mort de celui-ci. Antoine Fizes étant devenu professeur à l'université de médecine et chargé d'une importante clientèle (c'est lui qui suivra Jean-Jacques Rousseau venu à Montpellier pour un « polype au cœur »), il transmettra sa chaire de mathématiques aux Jésuites, toujours sous l'égide de la faculté de droit jusqu'en 1762. La chaire est absorbée à compter de 1764 par la Société royale des sciences.

Le collège des Jésuites avait d'ailleurs assuré à compter de 1629 la continuité de la faculté des Arts fondée en 1242. Ils maintenaient un haut niveau de culture littéraire, délivraient par moments des titres de licence ou de doctorat et formaient l'élite universitaire.

Au total, on voit l'activité et la diversité du milieu universitaire montpelliérain, poursuivant une longue tradition. Émerge en outre dans l'ambiance du XVIII^e siècle un acteur essentiel des sciences à Montpellier, la Société royale des sciences.

2. La Société royale des sciences

Le mouvement académique se développe précocement en Languedoc : l'académie d'Arles est par exemple fondée par lettres patentes en 1666, celle de Nîmes en 1682.

Il a été récemment montré qu'il s'était formé au milieu du XVII^e siècle une compagnie, de statut privé [19,20], majoritairement composée de réformés, et qui semble correspondre à la « célèbre assemblée » mentionnée sur la page de titre du célèbre ouvrage de Kenelm Digby sur la *poudre de sympathie* [21]. Cette académie disparaît vers 1660 et reste encore bien mystérieuse.

Les origines de la Société royale remontent classiquement à la réunion régulière chez l'évêque Joachim Colbert de Croissy (1667-1738), nommé en 1697 et qui va devenir un pilier du jansénisme, d'un groupe de scientifiques comprenant notamment Pierre Magnol, Jean de Clapiès et François Lapeyronie. Le passage à Montpellier de Sylvain Régis, de l'abbé Picard ou de Jean-Dominique Cassini avait stimulé l'intérêt pour les sciences exactes et incité à établir des ponts avec les sciences de la nature bien représentées au sein de l'université. Cassini avait poussé à la fondation d'une académie et intéressé au projet le chancelier de Pontchartrain et son neveu l'abbé Bignon, bien placé dans l'administration des différentes académies parisiennes. La Société royale des sciences est créée par lettres patentes en février 1706 [22] rassemblant « une Assemblée de Gens de Lettres, sous le nom de Société Royale des Sciences, que nous avons mis & mettons sous notre protection particulière, ainsi que l'Académie Royale des Sciences établie en notre bonne ville de Paris, de laquelle ladite Société ne sera regardée que comme une extension & une partie ». Les membres sont répartis en cinq classes de trois membres chacune : mathématiques, anatomie, chimie, botanique et physique. À ces quinze membres sont adjoints autant d'élèves qui prennent en 1727 le titre d'adjoint. Ces membres sont astreints à la résidence, mais on prévoit six (puis huit) associés honoraires non-résidents, illustres personnages exerçant une sorte de patronage, parmi lesquels est choisi un Président, aidé d'un Directeur et d'un Sous-Directeur. On nommait aussi un Secrétaire perpétuel et un Trésorier. Sont aussi créés des postes d'associés libres, d'associés libres étrangers et des membres correspondants (ces derniers au nombre de 100). Les membres qui ne pouvaient plus assurer leurs fonctions pouvaient demander l'honorariat, alors appelé vétéran. Les Statuts décrivent précisément le fonctionnement de la Compagnie, qui s'assemble tous les jeudis après-midi.

Les membres de la Société sont bien sûr, en nombre, issus des professions de santé et plusieurs sections leur sont évidemment préférentiellement destinées. Louis Dulieu [17] a compté parmi un total de 83 titulaires et adjoints 44 médecins dont 23 professeurs, 7 chirurgiens dont 5 professeurs du collège Saint-Côme et 3 apothicaires. On note par ailleurs trois ecclésiastiques, dont l'abbé Bertholon, et l'abbé Pierre-Augustin Boissier de Sauvages, frère du professeur de médecine. Siègent en outre des magistrats, des ingénieurs, des érudits libéraux, tel Etienne-Hyacinthe de Ratte élu en 1742, passé en 1755 dans la section de mathématiques jusqu'à la Révolution, Secrétaire perpétuel et qui sera la cheville ouvrière de la renaissance de la Compagnie sous la forme de Société libre des Sciences en 1795. Il publiera de nombreux éloges académiques. La présence de membres de la Cour des Comptes, Aides et Finances n'est pas fortuite. Les magistrats érudits de l'époque sont légion (le jeune Montesquieu disserte par exemple, en ses



FIGURE 4. Tour de la Babote à Montpellier, surmontée de l'Observatoire construit par la Société royale des Sciences, © Wiki commons.

premières années à l'Académie de Bordeaux de l'*écho*, ou de l'*usage des glandes rénales*). En outre, plusieurs professeurs de l'université de médecine prennent leurs grades en droit pour acquérir une charge au sein de cette juridiction, utile complément de salaire et de notoriété.

Le fonctionnement de la Société à ses débuts n'est pas facile, notamment car il n'y a pas de local propre. Les séances ont pendant longtemps lieu chez l'un des membres. La Société peut finalement utiliser la tour de la Babote (Figure 4), qui fait encore partie des remparts de la ville, et y fait même édifier au sommet un observatoire, non sans disputes avec la confrérie des pénitents bleus voisine. Finalement la bienveillance de Mgr Dillon (1721-1806) lui permet d'acquérir l'hôtel de Guilleminet, rue de l'Aiguillerie où elle siègera jusqu'à la Révolution.

Il faut bien sûr acheter le nécessaire : livres (finalement 3000 volumes), instruments (et notamment un télescope de 12000 livres offert par le maréchal duc de Biron) ... Des collections naturalistes sont constituées. Se pose aussi la question des publications. Deux volumes d'*Histoire* paraissent en 1766 [22] et 1778 [23], un troisième étant en instance de parution lorsque survient la Révolution. Ces volumes, conformément à leur intitulé, présentent les principaux événements survenus (le tome II s'arrêtant en 1745), mais aussi une sélection des mémoires présentés lors des séances. Des séances publiques ont lieu à l'Hôtel de Ville et sont patronnées par les États de Languedoc, qui publient un certain nombre de mémoires de même que l'Académie des Sciences de Paris. La Société va décerner aussi un prix annuel, et quelques prix occasionnels.

Les liens entre la Société et les États s'intensifient lorsque Mgr Dillon devient archevêque de Narbonne en 1758, et préside de ce fait lesdits États. Ceux-ci instaurent deux cours publics : un cours de chimie confié à Jean-Antoine Chaptal en 1780 et pérennisé en chaire en 1781, de même en 1782 qu'une autre chaire chargée d'un cours de physique pour l'abbé Bertholon. On aménage pour Chaptal le rez-de-chaussée de l'hôtel de Guilleminet. Ces deux cours rencontrent un énorme succès et il faut bientôt aménager dans le voisinage un « Hôtel des cours de physique et chimie ». Ces deux chaires vont subsister jusqu'à la Révolution et on a encore la lettre des citoyens Chaptal et Bertholon de 1793 réclamant à l'administration du district l'arrérage de traitement qui leur était dû.



FIGURE 5. Réunion des États de Languedoc en 1704 à Montpellier, toile de J.B. Martn (1659-1735), Château de Vogüé © Wiki commons.

La Société promeut la culture scientifique et ne dédaigne pas le spectaculaire : c'est ainsi que Louis-Sébastien Lenormand (1757-1837) fait en 1783 du haut de la tour de la Babote un essai de parachute (qu'il aurait en fait limité à des animaux) !

Autour de la Société gravitent un certain nombre d'ingénieurs, dont le meilleur exemple est sans doute Henri Pitot (1695-1771) qui, déjà associé de l'Académie des Sciences de Paris est nommé en 1742 directeur de la sénéchaussée de Nîmes et directeur du canal royal de Languedoc. Outre ses travaux de mathématiques et de physique (dont l'invention du fameux tube éponyme) on lui doit de remarquables ouvrages de génie civil, dont le superbe aqueduc Saint-Clément débouchant sur le château d'eau du Peyrou à Montpellier.

On voit que la Société royale des Sciences fédère monde universitaire et érudits de tous ordres : le premier est principalement composé de naturalistes, les seconds d'astronomes ou physiciens. Tous trouvent dans ces conversations académiques le moyen d'échanger et de féconder mutuellement leur réflexion, à un haut niveau scientifique. Il s'agit en outre d'une institution reconnue du pouvoir royal et partenaire de la Province, qui œuvre à la formation des élites, répand le goût des sciences et fait rayonner internationalement la ville. En marge du savoir, les mêmes personnes se rencontrent dans des lieux de sociabilité, qui contribuent à la structuration du paysage scientifique montpelliérain. C'est ce qu'il faut maintenant envisager.

3. Les lieux de sociabilité

Montpellier tient en Languedoc une place essentielle à côté de Toulouse, siège du Parlement. C'est la résidence de l'intendant, le siège de la Cour des Comptes, Aides et Finances, et les États de la province y siègent fréquemment, et constamment à partir de 1737 (Figure 5). Ces États sont une assemblée délibérante, qui vote l'impôt versé au Roi, mais qui joue aussi un grand rôle dans le pilotage des travaux publics (canaux, place du Peyrou...) et, on l'a vu avec la création des cours de physique et de chimie, dans la politique culturelle et scientifique de la province.

Il est donc évident que la vie sociale et mondaine à Montpellier se doit d'être intense. Les riches familles d'universitaires ou de magistrats se font édifier de somptueux hôtels où ils organisent des réceptions fastueuses. Il nous en reste, entre bien d'autres, un témoignage très vivant

dans les *Mémoires* de René Dufriche Desgenettes (1762-1837), le futur médecin-chef de l'expédition d'Égypte puis de l'armée impériale [24]. Celui-ci séjourne à Montpellier plusieurs mois, de 1789 à 1791 et y passe sa thèse. Il publiera en 1811 un certain nombre de mémoires académiques montpelliérains [25] et prononcera l'éloge funèbre de Barthez lors de la mort de celui-ci en 1806. Il nous fait bien sûr assister aux événements souvent violents de la Révolution, mais met aussi en scène toute la bonne société, qui oscille entre enthousiasme, scepticisme ou consternation, et qui est traversée de fortes tensions.

C'est ainsi qu'il nous livre le récit d'un dîner chez la marquise de Marnésia, qui éclaire une autre dimension de convivialité de toute cette société : la franc-maçonnerie : « Les francs-maçons assez nombreux qui se trouvaient à ce dîner se mirent à rire, et nous ne craignîmes cependant, en aucune manière, que la marquise de Marnésia eût pénétré nos secrets¹ ».

L'implantation de la franc-maçonnerie à Montpellier est importante, dépendante du Prieuré de Septimanie d'une part, du Grand Orient d'autre part [26]. Le rite écossais s'implante à partir de 1779. Le nombre des loges fluctue selon les périodes, mais on compte neuf loges en activité en 1785. Il existe une nette séparation socio-professionnelle dans le recrutement de chacune d'entre elles, sans que la proportion de membres issus de la l'université ou de la Société royale des Sciences soit précisée. On peut cependant noter que Chaptal et Auguste Broussonet sont maçons.

Cette appartenance maçonnique n'empêche pas de faire partie de confréries d'orientation religieuse et notamment des Pénitents, si caractéristiques, encore aujourd'hui, de la France méridionale. Les Pénitents sont des laïcs, qui s'engagent dans des activités religieuses et charitables. Ils se regroupent en confrérie, souvent dénommées de la couleur de leur tenue dénommée froc ou sac. Ces confréries partagent un certain nombre d'aspiration des loges, dont la fraternisation des différentes couches de la société, bien que l'égalité des conditions y soit bien plus réelle alors que les loges pratiquent une ségrégation sociale beaucoup plus nette. C'est ainsi que les pénitents se dénomment « frères » et que la tenue comprend d'amples manchettes de dentelle afin de ne pouvoir identifier le statut social de celui qui la porte. De 1780 à 1792 on compte 585 réceptions dont 393 de statut social connu dont 26 nobles, 36 ecclésiastiques, 11 chirurgiens et professeurs, 22 négociants [27]. Deux confréries sont actives à Montpellier, les bleus et les blancs. Ces derniers ont la prééminence. Le jeune Jean-Jacques Régis de Cambacérès (1753-1824), futur deuxième Consul, magistrat de la Cour des Aides, est membre à la fois d'une loge affiliée au Grand Orient et des Pénitents blancs, dont il est même élu prieur en 1790. De nombreux noms déjà cités se retrouvent dans les registres de cette confrérie : François Chicoyneau, François Gigot de Lapeyronie, Henri Pitot...

Nul doute que dans ces lieux de sociabilité se poursuivent les échanges, y compris scientifiques, des assemblées universitaires ou des séances de la Société des sciences, publiques ou privées.

Le Montpellier scientifique apparaît ainsi comme un milieu extrêmement vivant, juxtaposant une tradition ancienne de science, d'enseignement et d'humanisme, une vision globalisante de ce que Barthez dénomme la *Science de l'Homme* [28] et le mouvement général des sciences au XVIII^e siècle où les académies, les salons, les amateurs éclairés et les liens avec l'*Encyclopédie* jouent un rôle essentiel. L'abbé Bertholon y trouve naturellement sa place.

Déclaration d'intérêts

L'auteur ne travaille pas, ne conseille pas, ne possède pas de parts, ne reçoit pas de fonds d'une organisation qui pourrait tirer profit de cet article, et n'a déclaré aucune autre affiliation que son organisme de recherche.

¹ *Mémoires*, T.II, p. 60.

Références

- [1] T. Lavabre-Bertrand, « La fondation de l'Université de médecine de Montpellier, 17 août 1220 », *Hist. Sci. Méd.* **II** (2020), p. 123-136.
- [2] L. Dulieu, *La médecine à Montpellier T.III, L'époque classique*, Les Presses Universelles: Avignon, 1983 et 1986.
- [3] J. A. Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, Plon: Paris, 1893.
- [4] P. Chirac, *Observations générales sur les inconvénients auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux et la manière de les traiter*, Imprimerie Royale: Paris, 1724.
- [5] H. Fouquet, « Discours », in *Recueil de discours, prononcés à la faculté de médecine de Montpellier, par des professeurs de cette faculté*, Vve Picot: Montpellier, 1820, p. 109-219.
- [6] M. Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Presses universitaires de France: Paris, 1963.
- [7] P. Magnol, *Prodromus historiae generalis plantarum, in quo familiae plantarum per tabulas disponuntur*, Gabriel & Pech: Montpellier, 1689.
- [8] F. Boissier de Sauvages, *Nouvelles classes de maladies où dans un ordre semblable à celui des Botanistes comprennent les genres et les espèces de toutes les Maladies, avec leurs signes & leurs indications*, d'Avanville: Avignon, 1731.
- [9] F. Boissier de Sauvages, *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et Botanicorum ordinem*, Frères De Tournes: Amsterdam, 1763.
- [10] F. Boissier de Sauvages, *Mémoire historique sur les effets de l'électricité dans la cure des rhumatismes, sciatiques et autres douleurs, assemblée publique de la Société royale des Sciences de Montpellier du 16 décembre 1759*, J. Martel: Montpellier, 1752.
- [11] J. A. Chaptal, « Discours de rentrée », in *Recueil de discours, prononcés à la faculté de médecine de Montpellier, par des professeurs de cette faculté*, Vve Picot: Montpellier, 1820, p. 11-12.
- [12] T. Lavabre-Bertrand, « Le Vitalisme de l'École de Montpellier », in *Repenser le vitalisme* (P. Nouvel, ed.), PUF: Paris, 2011, p. 57-71.
- [13] C. Wolfe, *La philosophie de la biologie avant la biologie : une histoire du vitalisme*, Garnier: Paris, 2019.
- [14] A. Germain, *Les maîtres chirurgiens de l'École de chirurgie de Montpellier*, Boehm: Montpellier, 1880.
- [15] L. Dulieu, *La chirurgie à Montpellier*, Presses Universelles: Avignon, 1975.
- [16] C. Charlot et J. L. Bérard, *La Paille à Montpellier une manufacture de produits chimiques et pharmaceutiques 1782-1879*, AVL diffusion: Montpellier, 2011.
- [17] L. Dulieu, « Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIII^e siècle », *Rév. Hist. Sci. Appl.* **11** (1958), p. 227-249.
- [18] M. Flahault, « Histoire de l'enseignement scientifique à Montpellier avant la création de la faculté des sciences en 1809 », *Études Hérault.* **53** (2019), p. 49-62.
- [19] S. Mazauric, « Une Académie très discrète : l'Académie de Montpellier (1648?–1665?) », *Dix-Septième siècle* **12** (2021), p. 31-44.
- [20] C. Nique, « À propos d'une toute première académie à Montpellier aux alentours de 1650 : certitudes historiques et interrogations », *Bull. Acad. Sci. Lett. Montpellier* **54** (2023), p. 283-312.
- [21] K. Digby, *Discours fait en une célèbre assemblée par le chancelier de la Reine de la Grande Bretagne etc. touchant à la guérison des playes par la poudre de sympathie*, Augustin Courbe: Paris, 1657.
- [22] *Histoire de la Société royale des Sciences établie à Montpellier, avec les Mémoires de mathématiques et de physique tirés des registres de cette Société*, Duplain: Lyon, 1766, p. 11-24.
- [23] *Histoire de la Société royale des Sciences établie à Montpellier, avec les Mémoires de mathématiques et de physique tirés des registres de cette Société*, Jean Martel aîné: Montpellier, 1778.
- [24] R. N. Dufriche Desgenettes, *Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ou Mémoires de R. D. G.*, Firmin Didot: Paris, 1835. T.II, *Ibid.*, 1836.
- [25] R. N. Dufriche Desgenettes, *Éloge des académiciens de Montpellier, recueillis, abrégés et publiés par M. le baron Des Genettes, pour servir à l'histoire des sciences dans le XVIII^e siècle*, Bossange et Masson: Paris, 1811.
- [26] C. Rouzet, « Les francs-maçons à l'Orient de Montpellier (1750–1820) », *Études Hérault.* **25–26** (1996), p. 125-130.
- [27] C. Reboul, « Essai pour une étude sociale de la confrérie des Pénitents Blancs de Montpellier à la fin du XVIII^e siècle (1780–1792) », *Études Hérault.* **7–8** (1992), p. 125-132.
- [28] P. J. Barthez, *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*, Martel aîné: Montpellier, 1778. 2^e édition revue et augmentée, vol. 2, Paris, Goujon, 1806.